



Roger Viry-Babel Kim Noyak ...et moi

TEXTE : JEAN-FANÇOIS DIANA
PHOTOS : GÉRARD VIRY-BABEL ●

24 images/seconde, c'est la vitesse de défilement des images cinématographiques et c'est aussi une rubrique de votre Paroles® pour mettre en valeur nos ciné-vidéastes lorrains, mais aussi tous les fous de « la pelloche », comme on disait autrefois. Le Nancéien Roger Viry-Babel – RVB –, c'est un peu le pape lorrain de l'image animée. Voici son portrait par un de ses anciens étudiants, Jean-François Diana. Découverte. Gjf.



Roger Viry-Babel avec Claude Rich

De mon expérience universitaire avec Roger Viry-Babel, il ne me reste que quelques notes éparées prises en cours, et beaucoup d'anecdotes très sonores. De celles qu'on aurait pu, à une époque, prêter à Groucho Marx, mais surtout de celles qui seraient jugées exagérément indécentes aujourd'hui. Elles « raisonnent » dans mes souvenirs, avec plus ou moins d'authenticité, avec plus ou moins de construction imaginaire, avec plus que moins de sa présence envahissante à la Boudu ou à la Falstaff.



JEAN-FRANÇOIS DIANA est maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'université de Lorraine et responsable du Master Journalisme et médias numériques. Membre du centre de recherche sur les médiations, ses publications et conférences portent sur l'analyse des images, des médias et des pratiques journalistiques.

Comme le cinéma, il n'était pas la vérité vingt-quatre fois par seconde, mais personne ne pourrait lui en faire le reproche, surtout pas les cinéastes qu'il admirait. Roger était donc ce personnage superlatif, aussi peu parfait que Jack Lemmon dans *Certains l'aiment chaud*, mais haut en couleurs primaires et que la mémoire retient comme une bonne chair tendre. Il me souvient que le slogan « *quand on aime la vie on va au cinéma* » le faisait sortir de ses gonds : « *Ce n'est pas le rôle du cinéma d'imiter [cette chienne de] vie* », aimait-il à nous répéter.

Agaçant et foutraque

Pour l'étudiant que j'étais, il avait ce quelque chose de plus que le réel. C'était un distyle *in antis*, un ogre agaçant parce que foutraque, mais passionnant parce qu'il donnait envie de tout savoir. À tel point qu'il nous arrivait d'assister à ses cours tard le soir ou le week-end parce qu'il n'imaginait pas l'enseignement sans que la nuit ne tombe, comme le noir se fait nécessairement dans une salle de cinéma. Il lui fallait aussi adopter une voix de stentor à la Philippe Noiret, époque *Le vieux Fusil*, et forcer un accent américain pour dire John Ford ou Ava Gardner. Un franc-tireur qui transmettait l'émotion du cinéma définie par Samuel Fuller dans *Pierrot le Fou* de Jean-Luc Godard : « *Un film, c'est comme un champ de bataille : l'amour, la haine, l'action, la violence et la mort...* ». J'aurais tout aussi bien pu convoquer François Truffaut pour qui « *les films avancent comme des trains [...] dans la nuit* », parce que nous ne sommes jamais éloignés de la métaphore ferroviaire quand il est question de Roger.

Sortir du cadre...

Il ne se préoccupait pas beaucoup de méthodes, ne se faisait pas une grande illusion sur l'institution et ne respectait pas trop la règle du jeu qu'il pouvait tordre à l'envi. Il sortait du cadre et quand il nous arrivait de le croiser dans les couloirs de l'université, cigare aux lèvres, et à le voir ouvrir les portes à la façon de Lemmy Caution dans *Alphaville*, nous avons déjà traversé la toile ou du moins nous nous étions faits à l'idée que ce fût seulement possible.

Sortir du cadre, trouer la toile, c'était sa manière d'affirmer une liberté dont lui seul connaissait les tenants et qui lui permettait de prendre à contre-pied cette institution qu'il connaissait aussi bien que les moindres recoins du studio 5 à Cinecittà n'avaient aucun secret pour Federico Fellini. Lui qui arpentait depuis sa prime enfance les couloirs de la cité universitaire de Nancy que dirigeait son père... Il en était le poil à gratter et le nez rouge par le choix d'une discipline qu'il contribua à installer en Lorraine et qu'on aurait bien tort de qualifier encore aujourd'hui de science : les études cinématographiques.

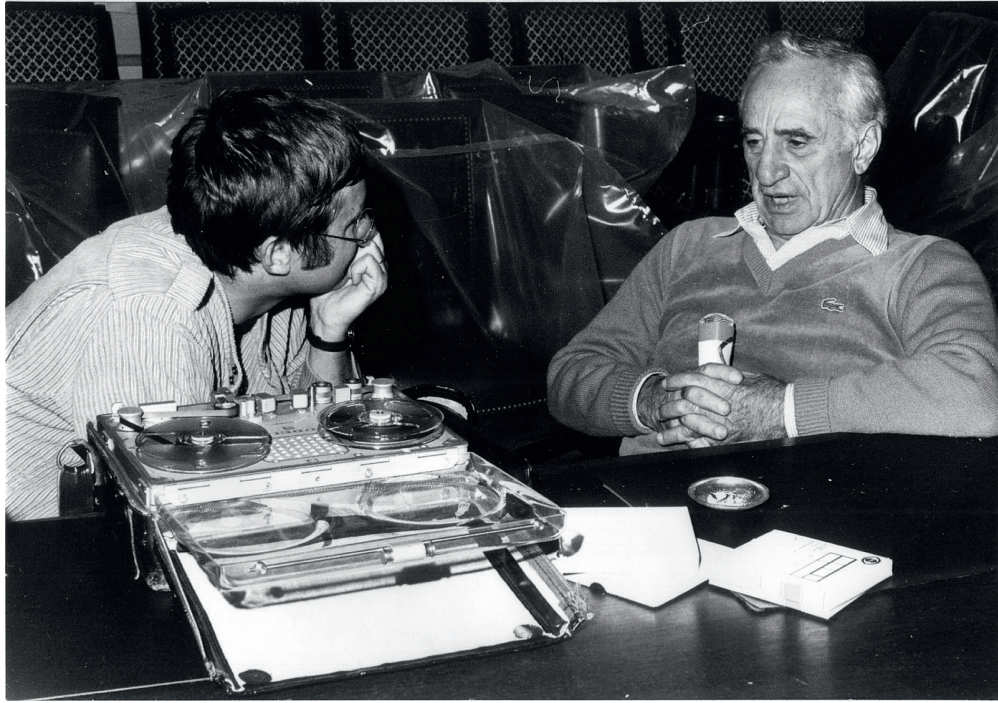
Travelling du rail

Au tournant des années 1970, dès son engagement comme assistant de littérature française, il ouvrit les grilles de l'université au 7^e Art, ce qui ne manquait jamais de pincer les lèvres des vieux Académiques. Ou pour filer la métaphore, il fit entrer le cinéma par un travelling vertical par-dessus ce portail en s'inspirant du fameux « *No Trespassing* » (défense d'entrer) du début



RVB avec Monique Chaumette

de *Citizen Kane* d'Orson Welles (1941)... film faisant partie d'une Sainte trinité avec *La Règle du Jeu* de Jean Renoir (1939) et *À bout de Souffle* de Jean-Luc Godard (1960).



RVB avec Elia Kazan



Avec Jack Lang



Deux géants sur La place

Aussi provocateur que stratège, il parvint à associer son nom aux champs régionaux du cinéma et de l'audiovisuel tout en cultivant son irritation des conventions et des étiquettes. Ainsi, au détour de projets et de réalisations pouvait-on rencontrer son nom comme cinéaste, acteur, réalisateur, scénariste, journaliste, écrivain, producteur et présentateur d'émissions de télévision, etc. Un homme complexe en somme, mais un homme après tout.

En 1974, il présida la première édition du Festival universitaire du film underground, devint directeur de Radio France Nancy de 1983 à 1985, s'engagea en politique comme dans d'autres associations et récolta nombre de distinctions et d'honneurs comme, en 1993, le Prix de l'Académie des Beaux-Arts, pour le livre coécrit avec Daniel Corinaut, *Travelling du rail*. L'Institut européen du cinéma et de l'au-

diovisuel qu'il fonda en 1994 avec ses collègues Noël Nel et Éric Schmulevitch occupa une place centrale dans son parcours et ce, jusqu'à sa mort en 2006.

Si Roger Viry-Babel n'a pas rêvé sa vie en technicolor, il a dû voir comme un signe distinctif les initiales de son patronyme, un jeu de mots surréaliste et reconnaissable, une marque déposée : RVB dont il fera le titre d'une émission d'archives audiovisuelles sur FR3 au début des années 1990. Un rétroacronyme requalifiant les couleurs primaires en Rouge/Vert/Bleu. Pour d'autres raisons ésotériques, il s'amusait de la symbolique du chiffre trois qu'il assimilait à un dispositif amoureux entre lui, d'abord, le cinéma et le genre humain. Il avait le goût de l'archive et des images, à tel point qu'on pouvait se demander s'il était de son temps et non pas de celui de Hollywood Babylone, de Louise Brooks,

Lillian Gish, Clara Bow, John Crawford, Lili Damita, Hedy Lamarr, Lana Turner, Gene Tierney... et Marlène Dietrich dont Jean Cocteau disait qu'elle portait un nom qui « commence par une caresse et s'achève par un coup de cravache ». Ou encore, parce qu'il aimait le réalisme poétique d'Arletty « la belle prise », de Michelle Morgan « les beaux yeux » qu'il épinglait par la parole comme des pin-up.

Il ne semble pas extraordinaire de l'imaginer en *Bête humaine* guidant son travelling d'avance sans se satisfaire de seulement observer les trains, mais surtout de les fabriquer et de les raconter. Au fond, il ne les a jamais attendus. Et certains diront que c'est un bâtisseur de cathédrales qui n'était pas de son époque. Comme écrivait Roland Barthes en introduction des *Mythologies*, il semble réclamer de « vivre pleinement la contradiction de [son] temps, qui

peut faire d'un sarcasme la condition de la vérité ».

Pas plus inféodé à l'autorité académique que Robert Aldrich ne l'était aux studios de l'âge d'or d'Hollywood, il est parti avec la seule copie du *Démon des femmes* à ma connaissance, comme Cocteau est parti avec le feu en quittant sa maison. Lors d'une séance mémorable, il nous avait fait découvrir ce chef d'œuvre inconnu de 1968 dont le titre original était *The Legend of Lylah Clare*. Kim Novak qui n'en n'avait pas fini avec ses personnages doubles depuis la Madeleine de *Vertigo* d'Alfred Hitchcock, dix ans plus tôt. Kim avait jeté en arrière la tête de plusieurs d'entre nous. Depuis, ce film est ainsi devenu pour moi une sorte de Rosebud chuchoté dans un dernier soupir d'extase... à bout de souffle.

Et ça, c'est à Roger que je le dois.